



Le bar d'acajou

Marianne Desroziers

Il y a la route, je regarde toujours si je vois passer quelqu'un. Personne. Cette route est interminable. Interminable et déserte. Y a-t-il des routes qui ne mènent nulle part ? J'ai chaud, faim, soif. Plus de pays, de frontières. L'univers en trois couleurs : ocre, bleu, anthracite – terre, ciel, route. Depuis quand ? Une heure ? Deux jours ? Un mois ? J'ai oublié.

J'ai presque tout oublié.

Ressurgit de ma mémoire le souvenir de Raïmi, à l'époque où nous étions encore voisins, avant que le quartier – qualifié de mal famé par ceux qui n'y mettaient jamais les pieds – ne soit rasé, rayé de la carte. Notre quartier : vieille échoppes aux odeurs de moisi planquées au cœur d'un entrelacs de venelles, carcasses de vaches suspendues par des crochets devant les boucheries, bourdonnement des mouches folles tournant autour ; écœurant mélange de parfums capiteux des putains aux yeux trop maquillés ; oranges, tomates, pastèques, citrons, pourris, écrasés, jonchant le sol les après-midi de marché. Le jour ressemblait à la nuit tant les murs étaient hauts et les ruelles étroites autour de la minuscule place où trônait un immense figuier qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais donné une seule figue. Raïmi, un soir d'août, accoudé au bar d'acajou sur un tabouret trop grand pour lui, buvait une vodka-orange en me racontant la peur de sa vie :

– Écoute bien ce que je vais te dire, Joao... une histoire vraie qui m'est arrivée il y a longtemps, bien avant que je te connaisse... J'en ai jamais parlé à personne. Ce soir-là, le temps était humide et brumeux, on voyait pas à dix mètres. La zone frontière s'étalait sur environ un kilomètre, l'endroit était désertique. J'avais froid dans mon uniforme de garde vert bouteille, mais j'étais drôlement content d'avoir décroché ce boulot : je pensais que ça me permettait de payer mes arriérés de loyer, d'éviter l'expulsion. Je me suis hissé en haut du mirador pour observer les alentours aux jumelles. Rien. Calme plat. C'était la fête de la Saint-François et tout le village s'était réuni à l'église avant la procession. Bien sûr, j'étais déçu de pas y participer

mais j'avais pas le choix. Mon chef, un vieillard sec et cassant sorti d'un vieux western, m'avait prévenu : « Ici, à la Frontière, y'a pas de vacances ni de jours fériés, faut assurer la surveillance vingt-quatre heures sur vingt quatre, sept jours sur sept. Tu viens d'être embauché, donc c'est à toi de faire la nuit de la Saint-François. T'as de la chance en un sens, pour ta première nuit ce sera du gâteau, y'a sûrement personne qui tentera de passer. »

» Nous étions deux d'affectés à la zone, mon collègue posté à deux cent mètres de moi. Je lui avais à peine adressé la parole au déjeuner, j'avais juste remarqué sa tête de chauve-souris sur un cou de taureau. Je commençais à trouver le temps long et à rêver d'un café brûlant pour me réchauffer et réveiller mes membres engourdis. Un silence pesant, presque anormal, était tombé sur la frontière après les derniers échos de la fête. Par acquit de conscience, je balayais la zone du regard aux jumelles. Ce que j'ai vu m'a stupéfié : au loin, une silhouette avait franchi les quinze mètres du mur. Je réglais mieux les jumelles et distinguais un homme hagard qui approchait lentement. Il était vêtu comme en plein été, d'une chemise à fleurs, d'un bermuda en jean et de sandales usées. Je remarquais une tache rouge en forme d'étoile sur sa jambe droite : il était blessé et je m'étonnais qu'il ait pu passer dans cet état. Les ordres étaient les ordres, je me suis saisi du haut-parleur en tremblant : « Reculez ! Zone interdite ! Première sommation ! Je vais tirer ! »

» Il continua malgré tout. J'étais seul. Tout était silencieux. Il progressa avec difficulté, en traînant sa jambe comme un poids mort. Fallait pas qu'il aille plus loin. C'était mon job. J'ai tiré deux fois en l'air. Rien ne se passa. Il avançait toujours. « Arrêtez ! Arrêtez ou je tire ! » je répétais.

» Sourd ou fou, il avançait, à moins de cinquante mètres de mon arme, dans la ligne de mire. Je connaissais les consignes. Plus le choix. Tirer dans les jambes. J'ai toujours été pacifiste : ce boulot, c'était un gagne-pain comme un autre. J'aurais préféré travailler au guichet de la poste, ils ont pas voulu de moi, je sais toujours pas pourquoi d'ailleurs... Je m'étais promis de jamais utiliser mon arme, sauf cas d'extrême urgence. Plus que trente mètres. Mes mains étaient moites. J'ai tiré vaguement dans sa direction, pour lui faire peur, comme pour effrayer un chien. Je suis un très mauvais tireur ; plus tard, au stand de tir, j'étais le seul à m'entraîner à rater la cible, l'idée de tuer un homme, même en carton, m'est insupportable. Y'a eu aucun bruit. J'étais persuadé de l'avoir touché au genou gauche mais il était pas blessé à cet endroit. Il avançait comme si rien s'était passé. Je devais rêver. Il était à

dix mètres. J'avais plus d'arme dans les mains. Je l'ai pas entendue tomber. J'ai rien entendu. C'était peut-être pas un clandestin, ils s'aventuraient pas seuls à la frontière, plutôt à dix ou à cent, paraît qu'une nuit ils étaient mille à s'élancer après avoir embrassé leurs médailles de baptême et invoqué la Vierge. De jeunes types, qui espéraient que les balles les épargneraient, quitte à emporter un frère ou un ami, assez ambitieux, inconscients ou désespérés pour tenter leur chance et narguer le destin.

» Moi aussi, j'ai rêvé de l'autre côté. À ce qu'on dit là-bas on trouve facilement du boulot dans les champs ou à l'usine, même qu'on gagne quatre fois plus qu'ici, et quand on meurt on a un petit capital à transmettre à ses enfants. Adolescent, j'ai souvent rêvé de franchir le mur, de passer entre les balles et d'arriver de l'autre côté, celui où tout est plus facile... J'ai essayé qu'une seule fois. J'avais vingt ans. Avec des amis un peu plus âgés, on avait pris quelques vodkas pour se donner du courage, on savait qu'on en aurait besoin. On a réussi à escalader le mur, puis on s'est signé. C'était le moment, notre moment. J'ai regardé droit devant, mes copains n'existaient plus. J'ai couru, je sais pas combien de temps, ça m'a semblé une éternité. Le haut-parleur a hurlé : « Reculez ! Première sommation ! Je vais tirer ! »

» J'ai pensé à ma mère qui attendait son journal, à mon petit frère à qui j'avais promis de jouer au foot sur le terrain vague, alors j'ai fait demi-tour. Je sais pas comment j'ai réussi à escalader le mur seul. Je m'en suis sorti avec des ongles arrachés, les doigts écorchés et un poignet cassé. Mon meilleur ami est mort ce soir-là, Milo, un copain d'enfance, deux balles dans la tête à quelques mètres de l'Eldorado. Le sang coulait dans ses oreilles et ses cheveux quand on l'a ramené de ce côté, du nôtre, dans son pays, là où il est né et où on l'a enterré. (Raïmi s'arrêta soudain et se fit servir une autre vodka-orange, comme pour empêcher ses larmes de couler.)

» Pour en revenir à mon histoire, le type était là, devant moi, à sept ou huit pas peut-être. J'aurais dû ramasser mon arme et le tuer. J'ai pas pu. J'ai cru qu'il me regardait mais ce qu'il fixait, derrière moi, c'était la frontière. Des dizaines d'autres sont arrivés. Comme lui. Blessés, titubant. Y'en a même un, je le jure, qui avait le torse criblé de balles. J'ai ramassé mon pistolet pour tirer en l'air. Aucun n'a ralenti. Ils avançaient et j'avais la trouille. J'ai pensé à fuir. Je sais même pas s'ils m'ont vu. Ils paraissaient aveugles, habités par *autre chose*. Pourquoi mon collègue venait pas ? Il avait forcément entendu les coups de feu. Je tremblais. Y'en avait trop. Le boiteux

était en face, derrière on aurait dit des ombres qui formaient une vague. J'ai tiré dans toutes les directions, j'ai failli m'estropier. Aucune idée du temps que ça a duré. J'ai pressé longtemps la détente. Il se passait rien. Plus de munitions. Je me suis affalé par terre. J'ai vu des pieds sanguinolents soulever la poussière, des pieds nus parfois, qui m'ont frôlé sans me toucher. J'ai pas eu le courage de lever les yeux. J'imaginais une troupe de pantins désarticulés, pitoyables et effrayants, qui se traînait vers la frontière dans un lent ballet macabre.

Raïmi avala un œuf dur en deux bouchées puis se rinça le gosier avec le fond de son verre. Les quelques hommes qui restaient encore sur les banquettes en peluche violette du bistrot – retardant le moment de rentrer chez eux et d'y retrouver femmes et enfants – s'étaient agglutinés autour de nous, écoutant son récit dans un état presque second, dû autant à l'histoire elle-même qu'à leurs taux d'alcoolémie. Dans mon esprit leurs visages se confondaient avec ceux des clandestins ; ils avaient ce regard d'une extrême fixité des gens prêts à tout, des fous et des morts. Assise derrière son bar, la serveuse aux yeux cernés attendait elle aussi la suite.

– Continue ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai attendu. Je me suis redressé quand y'a plus eu aucun bruit. Ils étaient partis. Je me suis retourné : les ombres s'enfuyaient au loin mais l'une d'elles s'attardait encore, comme si elle hésitait à franchir la frontière. Le dernier clandestin s'est retourné. Le sang et la boue séchés couvraient son visage et deux trous rougeâtres lui traversaient le front. Je suis resté tétanisé quelques secondes *car je l'avais reconnu*.

» Il m'a souri et il a dit : « Tu vois, Raïmi, que j'ai réussi, je suis passé de l'autre côté... » C'était Milo, je sais que ça peut pas être vrai mais je suis certain que c'était lui. Il s'est éloigné et a disparu comme les autres. Je me suis recroquevillé au pied du mirador, épuisé, en position fœtale. À mon réveil la brume s'était dissipée et je pouvais m'empêcher de répéter comme une litanie : « Milo est mort, Milo est mort, je le sais, je l'ai vu dans son cercueil. » Quand le chef m'a demandé ce que j'avais fait de toutes mes munitions, j'ai pas su quoi lui répondre. Il a cru que je les avais volées et ma première nuit comme garde-frontière a aussi été la dernière. C'était peut-être mieux comme ça, c'était pas un boulot pour moi. Mon collègue aux airs de monstre mythologique a juré sur la Bible qu'il avait rien vu ni entendu, pas plus les clandestins que les balles que je suis sûr d'avoir tirées. On a passé la zone au peigne fin sans en

retrouver une seule. Alors, c'est pas une histoire extraordinaire, ça ? Qu'est-ce que t'en dis, Joao ? Irma, encore une vodka, pure cette fois !

– D'accord mais c'est la dernière, après on ferme !

Raïmi avait bu sa vodka tranquillement, il avait l'air d'être ailleurs, je le revois comme si c'était hier, même si tout ça s'est passé il y a très longtemps. Une fois son verre vidé, il m'avait regardé bizarrement, comme si j'étais Milo revenu une seconde fois d'entre les morts. Les derniers piliers de bistrot avaient réglé leurs consommations, les plus désargentés demandant un crédit au patron, qui avait accepté en faisant semblant de le noter sur son calepin. Dehors la rue s'animait d'un mélange de chansons paillardes et de bagarres d'ivrognes ; deux étudiants vomissaient sous la lumière pâle d'un réverbère, près d'un clochard borgne cuvant son vin adossé au mur, parti déjà.

Tout a disparu dans la nuit.

Je ne vois même plus les cactus éparpillés ça et là comme des épouvantails à vautours. Les sensations reviennent – froid, faim, soif, comme la fin d'une anesthésie. Je quitte la route, marche et m'allonge à même le sol, mon sac à dos pour oreiller. J'hésite à enlever mes chaussures à cause du froid et surtout des insectes, serpents, scorpions et autres bestioles qui pullulent en cette saison.

Réveillé en sursaut. Violent coup sur la tête. Un ballon. Des enfants d'une dizaine d'années font une partie de foot dans la ruelle. Le boucher leur crie d'aller jouer ailleurs ; les gosses ne l'écoutent pas, tapent dans la balle comme si leur vie en dépendait. Comme une boule de billard géante dans un jeu à trois bandes, elle rebondit sur les murs du voisinage – les enfants se bousculent, bondissent, se font des croche-pieds en tentant de la contrôler. J'essaie de regarder le soleil en face : son éclat est brutal, on doit être aux alentours de midi. Ça sent les beignets de banane frits : je me lève, j'ai une faim de loup. Je descends la rue, réussis par miracle à éviter le ballon multicolore. Une odeur de vin rouge fruité envahit mes narines. Je devine que ces effluves viennent du café-restaurant du bout de la rue, celui où le patron est au bord de la faillite à force de faire crédit. Les enfants éreintés ont délaissé leur balle pour s'adosser au mur suintant de salpêtre. Le plus jeune éclabousse les autres avec l'eau sale coulant dans la rigole ; l'aîné martyrise un chien galeux avec un bâton – l'animal ne montre même pas les dents.

J'entre dans un autre puits d'odeurs. Ça sent maintenant le tabac, le café et la lessive. Du linge fraîchement lavé au parfum de lavande sèche, sur un balcon encombré d'un piano mécanique, d'une multitude de jacinthes en pots blanches et bleues. Je m'arrête un instant. Une voix féminine éraillée s'échappe par la fenêtre entrouverte du premier :

– T'as recommencé ! Quelle manie ! Je t'avais dit d'arrêter... Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de toi ?

À contre-jour, je distingue la silhouette d'une petite fille en robe rose à volants, qui se relève : elle a la bouche pleine de terre. Le jacassement d'une pie me sort de ma torpeur ; je continue d'un pas décidé, guidé par mon estomac jusqu'au restaurant.

Je retrouve Raïmi, accoudé au bar d'acajou. Je lui demande combien de vodkas il a bu ; il me répond que ça fait longtemps qu'il a arrêté de compter.

– Ce coup-ci, on ferme ! dit Irma en essuyant ses mains flétries au tablier d'une autre époque.